



SEMAINES DES ÉTOILES 2024

DU 15 NOVEMBRE À NOËL

MARQUÉS PAR LE DÉNUEMENT ET **LA FAIM**

**DE L'AIDE POUR LES ENFANTS DU BURUNDI
ATTEINTS DE MALNUTRITION**

La grande collecte de dons d'Unicef Suisse & Liechtenstein
et du magazine «Schweizer Familie»
IBAN: CH88 0900 0000 8000 7211 9



Bettina Junker, directrice générale du Comité pour l'Unicef Suisse et Liechtenstein



Peter Jost, rédacteur en chef de «Schweizer Familie»



Les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein viennent en aide à des enfants en difficulté. Au Burundi, un pays d'Afrique, beaucoup de bébés meurent. Un enfant sur deux souffre de malnutrition chronique et tombe malade. Les «Semaines des étoiles 2024» aident à améliorer les soins de santé pour les mères, les nouveau-nés et les jeunes enfants. La grande collecte de dons dure du 15 novembre à Noël.



Photo de titre

Les contrôles réguliers et les soins médicaux dispensés par un personnel bien formé peuvent sauver la vie des bébés et des jeunes enfants.



CHERS JEUNES LECTEURS ET LECTRICES, C'EST À VOUS D'AIDER

Depuis plus de 20 ans, les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein récoltent des dons pour les enfants en difficulté. Cette année, les dons sont destinés à un pays d'Afrique de l'Est, le Burundi, où les parents luttent chaque jour pour la survie de leurs filles et de leurs fils. Parce que les enfants sont nés trop tôt, qu'ils sont gravement malades ou souffrent de malnutrition

chronique. Ton aide compte! Bricolages créatifs, crème pour les mains ou marché aux puces: il existe d'innombrables possibilités de recueillir des dons. Les «Semaines des étoiles» durent du 15 novembre à Noël. Tu peux y participer seul-e, avec ta famille, avec tes amis et amies ou avec ta classe. Pour tes collectes, tu peux utiliser la tirelire des «Semaines des étoiles»

et tu verses ensuite les dons récoltés à l'Unicef. Tu peux annoncer ta collecte directement sur le site semainesdesetoiles.ch et commander du matériel supplémentaire. **Avec le soutien de personnalités en vue:** De nombreuses personnalités soutiennent les «Semaines des étoiles», par exemple les ambassadrices et ambassadeurs de

l'Unicef Kurt Aeschbacher, Tina Weirather, Anatole Taubman, Stefanie Heinzmann et Bastian Baker. De plus, le musicien Kunz, la danseuse Arina Luisa, la présentatrice TV Sandra Studer, les comiques Rob Spence, Charles Nguela, Stefan Büsser ainsi que le Cabaret Divertimento se mobilisent eux aussi. La Fédération des Ludothèques Suisses offre également son appui aux Semaines des étoiles.

DONS
Unicef Suisse et Liechtenstein
Pfungstweidstrasse 10
8005 Zurich
IBAN CH88 0900 0000 8000 7211 9
Mention «Semaines des étoiles 2024»
Informations sur: semainesdesetoiles.ch



Partenaire dans le domaine des médias **SPICK**



PARTICIPEZ MAINTENANT
LES COLLECTES ONT LIEU DU 15 NOVEMBRE À NOËL



APERÇU DE LA VIE QUOTIDIENNE

Tenez la caméra de votre téléphone portable sur le code QR et vous verrez comment vivent trois femmes et leurs familles au Burundi, un pays d'Afrique de l'Est.

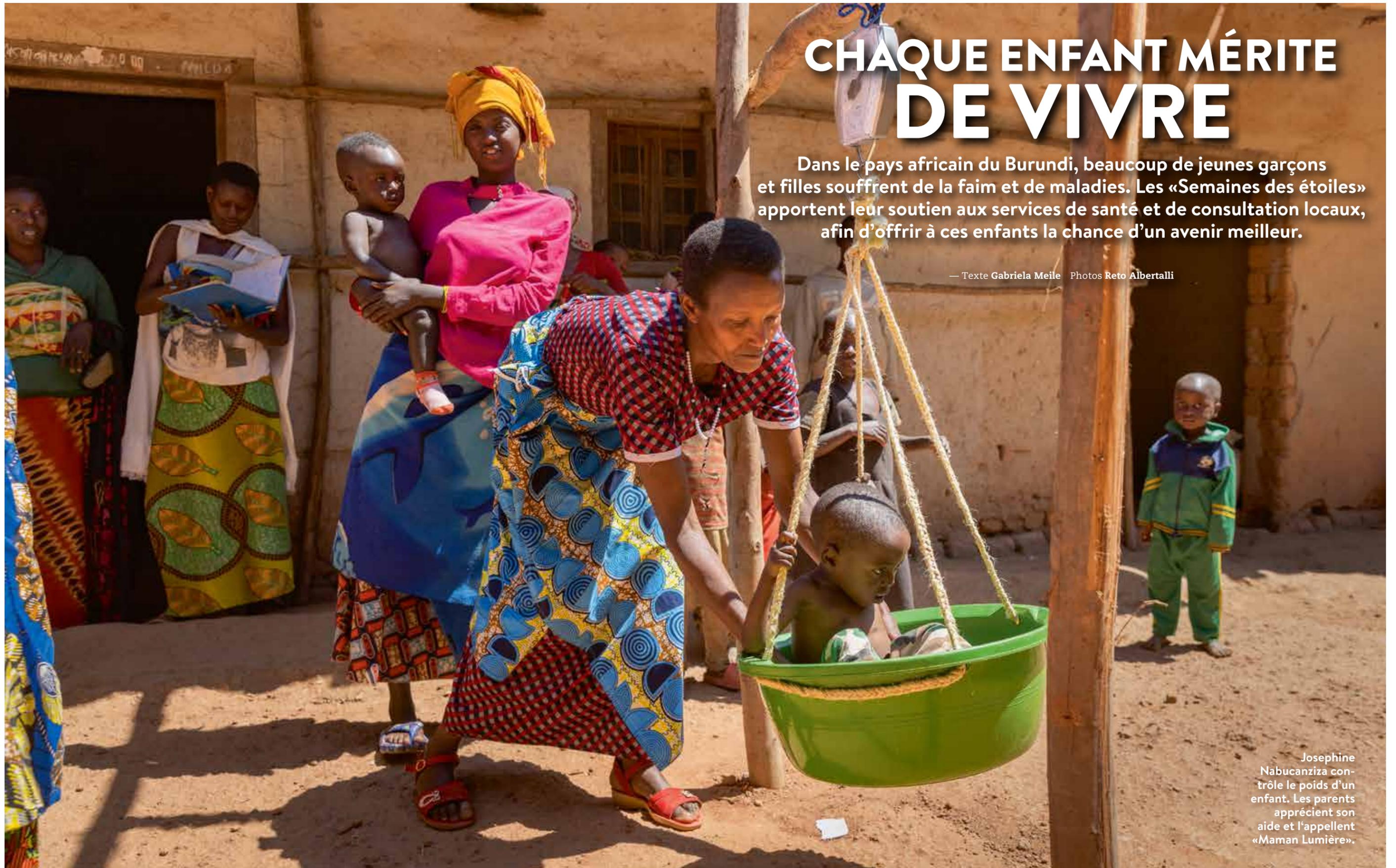


Près de la moitié des enfants du Burundi souffrent de malnutrition chronique. Cela entraîne de graves conséquences pour leur santé.

CHAQUE ENFANT MÉRITE DE VIVRE

Dans le pays africain du Burundi, beaucoup de jeunes garçons et filles souffrent de la faim et de maladies. Les «Semaines des étoiles» apportent leur soutien aux services de santé et de consultation locaux, afin d'offrir à ces enfants la chance d'un avenir meilleur.

— Texte Gabriela Meile Photos Reto Albertalli



Josephine Nabucanziza contrôle le poids d'un enfant. Les parents apprécient son aide et l'appellent «Maman Lumière».



Le bébé d'Emmanueline Mukantwari est venu au monde sept semaines trop tôt et ne pesait que 1050 grammes. Sans l'assistance médicale reçue à l'hôpital de Ngozi, son fils serait décédé. Elle espère qu'il survivra aussi aux prochains mois.



Le petit garçon est né il y a un mois et demi – au moins sept semaines trop tôt. Il a du mal à respirer, son cœur minuscule est affaibli par le manque d'oxygène, son sort est incertain. Sa mère ne lui a pas encore donné de nom. Mais en revanche, elle lui prodigue beaucoup d'affection et de soins. Elle regarde cet être minuscule lové dans ses bras, lui caresse la tête et sourit. Elle est reconnaissante de se trouver à l'hôpital de Ngozi et non pas dans son village, à deux heures de route. Là-bas, son fils n'aurait pas survécu un seul jour.

Emmanueline Mukantwari, 34 ans, habite avec sa famille dans la province burundaise de Muyinga. Dans ce pays intérieur d'Afrique de l'Est, 9000 nouveau-nés meurent chaque année, selon les estimations. «Je crois fermement que mon petit garçon s'en sortira», dit-elle; elle ose espérer, parce que le petit a déjà pris presque un demi-kilo. Après sa naissance prématurée, il pesait 1050 grammes au lieu des 3000 habituels. Elle n'arrive pas à imaginer aujourd'hui comment elle pourra subvenir à ses besoins plus tard, à la maison. Elle

«Je crois fermement que mon petit garçon s'en sortira. Il a pris entre-temps presque un demi-kilo.»

Emmanueline Mukantwari, mère

n'a même pas les 22000 francs (tout juste sept francs) pour rentrer chez elle en taxi.

Une vie dans la pauvreté

Le Burundi fait partie des pays les plus pauvres et les plus densément peuplés du monde. 13,6 millions de personnes occupent un territoire de 27 830 kilomètres carrés. La Suisse est une fois et demie plus grande mais compte une population plus faible d'un tiers. La population nombreuse du plus petit pays du continent, les sols maigres, le terrain très vallonné ainsi que les effets du changement climatique et les conséquences des années de guerre civile conduisent au dénuement et à la faim. En plus, les fortes précipitations provoquées par le phénomène météorologique El Niño ont détruit, depuis janvier, un di-

xième des récoltes et en même temps de nombreux moyens de subsistance. Car plus de 80 pour cent des gens dépendent de l'agriculture. Sur les 5,6 millions d'enfants, 2,3 millions ont moins de cinq ans. Le taux de malnutrition chronique parmi eux n'est nulle part ailleurs plus élevé: plus d'un jeune enfant sur deux est concerné, c'est-à-dire près de 1,29 million. Ces enfants ont des retards de développement, car ils ne bénéficient pas de repas équilibrés et nourrissants – ils manquent surtout de protéines animales, comme la viande, le poisson ou les œufs. Les maladies comme le paludisme, la diarrhée, le choléra, les pneumonies et diverses infections sont en outre très répandues.

C'est ici qu'interviennent les «Semaines des étoiles». Pendant la grande col- →



De graves inondations survenues au printemps de cette année ont privé de toit près de 100 000 personnes.

Au Burundi, beaucoup de gens travaillent comme journaliers pour les propriétaires terriens. Les mères emmènent parfois leurs enfants lorsqu'elles travaillent dans les champs.





À l'hôpital de Ngozi, les bébés prématurés ont une chance de survie grâce aux couveuses et à d'autres appareils médicaux. Les mères comme Emmaneline reçoivent de l'aide et des instructions de la part du personnel soignant.

lecte initiée par Unicef Suisse et Liechtenstein ainsi que le magazine «Schweizer Familie», les enfants recueillent des dons en Suisse pour les enfants et les bébés du Burundi. L'argent récolté permet de rénover certains services dans les hôpitaux et de former des personnes à la méthode «kangourou» ainsi qu'aux consultations en matière de santé et d'hygiène.

Le projet pilote axé sur cette méthode peu coûteuse qui améliore durablement l'état de santé des bébés prématurés a démarré à l'hôpital de Ngozi. Ce dernier est à la pointe dans les soins aux nouveau-nés. Emmaneline Mukantwari et son bébé en bénéficient depuis un mois et demi. Le personnel soignant instruit par l'Unicef lui a montré comment porter en permanence son bébé attaché contre elle au moyen d'une large écharpe – comme le petit kangourou dans sa poche. Angèle Nitonde, une infirmière de 52 ans, lui explique que le contact peau à peau renforce le système immunitaire et la résistance du

bébé, régule sa température, son rythme cardiaque et sa respiration. La proximité étroite favorise en outre la santé psychique et le développement cérébral. «Beaucoup de mères n'en sont pas conscientes. Plus encore: de nombreux parents ignorent qu'un bébé prématuré n'est pas obligatoirement destiné à mourir», ajoute Angèle Nitonde. Dans le cas d'Emmaneline, la situation est différente: elle lutte pour la vie de son fils.

Comme Pascasie Misigaro, 46 ans, de Kinyana (portrait page 9). Elle a déjà connu deux naissances prématurées. Les plus jeunes de ses six enfants sont arrivés au monde au sixième et au septième mois de gestation. Les deux fois, elle s'est précipitée à l'hôpital le plus proche dès les premiers signes de complications. «J'étais sous le choc et je craignais de perdre mes bébés», dit-elle aujourd'hui. Son mari, Jean Marie Vianney Havyarimana, 54 ans, ajoute: «Nous étions révoltés contre cette situation et nous nous demandions: pourquoi

nous?» Ensuite, j'ai vu comment les filles prenaient des forces grâce à la méthode «kangourou». Aujourd'hui, elles vont très bien. Pascasie a emballé chaudement le tout-petit et se dirige vers la porte arrière de la maison en pierres pour respirer l'air frais. Dans le jardin où poussent des bananiers, les plus grands sont assis au soleil. On entend régulièrement leurs rires. La famille est contente et soulagée. Grendy a deux ans maintenant, Shabella quatre semaines. Le couple dit d'une seule voix: «Nous sommes certains qu'elles seront en bonne santé. Dieu veille sur nous.»

En conflit avec la foi

Au Burundi, les gens sont souvent très croyants. 62 pour cent sont catholiques, comme le président Évariste Ndayishimiye. Le politicien est en fonction depuis 2020 et il est connu pour sa profonde dévotion. Le contrôle des naissances est, de ce fait, un sujet délicat. L'Unicef s'investit toutefois aussi dans ce domaine et con-

→



Heureuse, Pascasie Misigaro tient sa petite fille dans les bras. La paysanne a participé à un programme de l'Unicef pour les bébés prématurés – et se réjouit de voir que Shabella se développe à merveille.

«Je me souviens très bien du dimanche, il y a un mois: comme toujours, j'étais allée à l'église avec ma famille quand j'ai senti tout à coup des douleurs dans le ventre. Quelque chose n'allait pas. Je n'en étais qu'au septième mois, la grossesse devait durer au moins encore sept semaines. Je me suis précipitée hors de l'église, j'ai appelé un taxi-moto et me suis fait conduire de mon village Kinyana directement à l'hôpital régional. Les médecins ont constaté alors que le col de l'utérus était déjà ouvert et qu'une naissance prématurée était inévitable. Mais les contractions ne commençaient pas – même les médicaments ne les ont pas déclenchées. J'ai

L'HISTOIRE DE PASCASIE MISIGARO, 46 ANS

Paysanne de Kinyana, Ngozi

donc été conduite dans la salle d'opération où mon bébé est venu au monde par césarienne. Des moments angoissants se sont écoulés jusqu'à ce que l'enfant repose enfin sur moi. Comme j'ai été soulagée en entendant battre le cœur de ma fille: elle vit!

Shabella est le sixième enfant que nous avons, mon mari et moi. C'est un vrai miracle qui nous a été accordé! Car après notre mariage en 1999, nous avons dû attendre huit ans notre premier enfant

et craignons ne jamais devenir parents. En 2007, Dieu nous a donné une première fille. Ensuite, je n'ai plus cessé d'être enceinte. Pour les deux dernières grossesses, j'avais plus de qua-

rante ans et les complications ont commencé: l'avant-dernière était elle aussi prématurée et est née au bout de six mois de grossesse. J'ai participé alors pour la première fois au programme «Mère kangourou». Les infirmières me disaient que je devais porter en permanence mon bébé directement contre moi à l'aide d'une écharpe pour que nous ayons un contact étroit peau à peau. Cela permet par exemple de renforcer le système immunitaire. Elles m'ont expliqué aussi ce que je

»
Quel soulagement de sentir les battements du cœur de ma fille: elle vit!

devais faire lors d'une éventuelle prochaine grossesse.

J'ai effectivement suivi toutes les recommandations, je me suis rendue régulièrement aux contrôles et j'ai veillé autant que possible à mon alimentation.

Je croyais vraiment que je pourrais éviter ainsi une autre naissance prématurée. Malheureusement, le destin avait d'autres plans. Je suis d'autant plus heureuse d'être de retour à la maison avec Shabella. Elle se développe à merveille, grandit et prend du poids. Comme paysans, nous ne gagnons qu'à peu près dix francs par mois; malgré tout, je peux dire: oui, nous avons une belle vie.»



Amedée Nduwayo et Divine Niyonzima avec leur première enfant, Ange Heriteka.

seille en matière de planification familiale et de contraception. Car une progéniture plus nombreuse signifie davantage d'estomacs qui grondent et moins à manger. Une telle situation peut conduire à la malnutrition.

C'est l'expérience que Divine Niyonzima, 26 ans, et son mari Amedée Nduwayo, 38 ans ont faite à Munini, un village de 570 âmes. Ils sont les parents de deux filles et d'un garçon. Leur fille Ornella Nyishuyimana, 5 ans, souffrait de malnutrition chronique. Maintenant, la mère est enceinte de son quatrième enfant. «Jusqu'à maintenant, la contraception n'était pas une option pour nous pour des raisons religieuses», dit-elle. Amedée ajoute: «Certains s'étonnent que nous attendions un nouvel enfant, alors que nous ne réussissons pas à nourrir suffisamment les autres. Nous avons discuté de notre situation compliquée et décidé de faire confiance à Dieu.» La famille ne devrait plus

s'agrandir. Les vivres et l'argent sont très serrés. Les haricots, les pommes de terre et les légumes de leurs champs sont rares, les gains sont faibles. Il travaille comme journalier du matin au soir pour 2500 francs burundais (80 centimes) sur les terres de propriétaires terriens aisés. Elle l'aide chaque fois que c'est possible. Par-

«Alors, nous ne pouvons pas nous permettre un seul repas. Malgré tout, mes petits me regardent pleins d'espoir. Cela me fait très mal.»

Divine Niyonzima,
mère



De mère à mère: Josephine montre à Divine et à d'autres mères quels aliments leur permettent de nourrir correctement leurs enfants.

fois, personne n'a de travail pour le couple. Divine dit: «Alors, nous ne pouvons nous permettre aucun repas. Et malgré tout, mes enfants me regardent pleins d'attente. Cela me fait mal.» Les deux rêvent d'une boutique où ils vendraient des produits de base: farine de maïs et de manioc, riz, huile, sel, poisson séché. «Plus jamais, nous n'accepterons que l'un de nos enfants devienne aussi faible qu'Ornella.»

L'aide sur place, c'est l'avenir

Aujourd'hui, sa fille va mieux. Grâce à l'aide de Josephine Nabucanziza, 46 ans (Portrait page 11). On l'appelle Maman Lumière; c'est l'une des 600 bénévoles de tout le pays que l'Unicef emploie sans rémunération. Ceci devrait permettre de renforcer la collaboration et la cohésion sociale dans les localités. Josephine épaula les femmes de Munini, organise des cours de nutrition et de cuisine, examine régulièrement les garçons et les filles de moins de cinq ans pour détecter les signes éventuels de malnutrition. Si un enfant présente de légers symptômes, elle lui prescrit une alimentation reconstituante avec des



Comme elle est elle-même mère de quatre enfants, les habitants et les habitantes du village font confiance à Josephine et suivent ses conseils.

«Maman Lumière» – c'est ainsi que les gens m'appellent sur la colline de Munini. En tant que Maman Lumière, je m'occupe des femmes et de leurs bébés dans notre commune et lutte contre la malnutrition. Dans notre village, il y a 570 familles et j'en accompagne 413. J'organise des cours où j'enseigne aux mères ce qu'il faut à leurs enfants pour qu'ils deviennent grands et forts: il faudrait les allaiter jusqu'à l'âge de deux ans. Entre le sixième et le vingt-troisième mois, elles reçoivent en plus une nourriture spéciale composée principalement d'hydrates de carbone, de protéines et de matières grasses ainsi que des

L'HISTOIRE DE JOSEPHINE NABUCANZIZA, 46 ANS

«Maman Lumière» et paysanne de Munini, Kayanza

micronutriments en poudre. Cette poudre contient des vitamines, de l'acide folique, du zinc, de l'iode et de la maltodextrine à base de maïs ou de blé. Je montre à chaque groupe d'une douzaine de femmes comment faire correctement la cuisine: avec des haricots, des légumes et des pommes de terre comme base. À la place de la viande qui est beaucoup trop chère, nous ajoutons des champignons. Et quand nous pouvons exceptionnellement nous le permettre, également de la viande séchée.

Le tout est enrichi de poudre d'arachide. Et ainsi, un repas équilibré est prêt!

Après le cours, je contrôle chaque mois avec des conseillères

en santé le développement des filles et des garçons les plus jeunes; nous voyons ceux qui sont âgés de trois à cinq ans tous les trois mois. Nous les pesons et mesurons leur tour de bras au moyen d'un braccet gradué. Si l'enfant se trouve dans la zone verte, je félicite la mère; s'il se trouve dans le jaune, je pose des questions et rappelle quels sont les bons aliments. Si l'enfant est dans le rouge, il doit être immédiatement soigné à l'hôpital. Je suis moi-même mère de quatre en-

fants et après mes grossesses, j'ai beaucoup appris grâce au personnel hospitalier. En plus, j'ai été formée par des équipes de l'Unicef. C'est pourquoi les habitantes et les habitants de Munini ont confiance en moi. J'apprécie beaucoup cette reconnaissance. Je ne suis pas rémunérée pour mon travail mais je sais à quel point mon service au profit de la société est important.

J'accomplis cette tâche depuis 13 ans et je soutiens mes semblables avec joie. Je souhaiterais bien sûr qu'un jour, on n'ait plus besoin de moi en tant que Maman Lumière. Car cela signifierait que nous aurions gagné la bataille contre la malnutrition.»

»
Je ne suis pas payée, mais je sais à quel point mon service au profit de la société est important.



Si les enfants ont une nourriture suffisante et équilibrée, des soins médicaux et de l'affection durant les mille premiers jours de vie, ils réussissent à bien se développer et sont moins réceptifs aux maladies.



Renovat Manirakiza est actif depuis plus de 25 ans comme agent de santé pour l'Unicef. Inlassablement, ce paysan soutient les mères qui viennent lui demander conseil avec leurs enfants – et ensuite, il va travailler dans son champ.

BURUNDI – ENTRE GUERRE ET PAUVRETÉ

Le Burundi, en Afrique de l'Est, s'étend sur une surface de 27 830 kilomètres carrés, un tiers de moins que la Suisse. Cependant, sa population compte 13,6 millions d'habitantes et d'habitants – dont 5,6 millions d'enfants. Le Burundi est ainsi le pays le plus petit et le plus densément peuplé du continent africain. Plus de la moitié de la population vit sous le seuil de pauvreté et doit se débrouiller en moyenne avec moins de 2 francs par jour. Plus de 80 pour cent des gens dépendent de l'agriculture.

Les revenus trop bas ont pour effet que les familles ne peuvent pas se procurer assez de nourriture et que leur progéniture souffre souvent de malnutrition chronique. Plus d'un enfant sur deux de moins de cinq ans est concerné. Des maladies comme le paludisme, la pneumonie, le choléra ou d'autres infections sont également très répandues.

L'Unicef apporte son soutien au gouvernement présidé par Évariste Ndayishimiye au moyen de différents programmes, en



particulier dans les domaines de l'eau, de l'hygiène, de l'assainissement, de la pro-

tection de l'enfant, de la politique sociale ainsi que de la nutrition et de la santé.

L'organisation a financé par exemple à l'hôpital de Ngozi une installation qui produit de l'oxygène médical. Ce dispositif permet entre autres de sauver des nouveau-nés et des prématurés.

Le Burundi a des frontières avec la Tanzanie, le Rwanda et la République démocratique du Congo. De 1993 à 2005, le pays a été déchiré par une guerre civile. La situation s'est dégradée à nouveau en mai 2015. Avec le nouveau chef d'État, les choses se sont calmées.

compléments tels que vitamines et nutriments. Elle envoie les cas aigus à l'hôpital. «Les membres de la commune ont confiance en moi parce que j'ai moi-même quatre enfants en bonne santé. C'est un honneur pour moi de servir d'exemple.»

Les «Mamans Lumière» sont préparées à leurs tâches par des équipes de l'Unicef. L'un d'eux est le médecin et spécialiste en nutrition Jean Michel Goman, 50 ans. «Si les gens comprennent comme une Maman Lumière à quoi ils doivent veiller, nous aurons beaucoup plus de chances de prévenir la malnutrition chronique.» Ceci revêt une importance déterminante durant les 1000 premiers jours de vie. Au cours de ces deux ans et neuf mois, il est possible de prévenir des dommages à vie. «Ensuite, c'est difficile. C'est pourquoi au Burundi, un enfant sur deux a des retards de développement.» Un avenir meilleur, Jean Michel Goman en est convaincu, commence à la base. «Plus les personnes sont nombreuses sur place à nous sou-



«Plus les gens sont nombreux sur place à nous soutenir, plus les enfants peuvent grandir intacts.»

Jean Michel Goman, 50 ans, médecin et spécialiste en nutrition

tenir, plus la population comprend comment les enfants peuvent grandir intacts.»

Sa passion: l'engagement social

C'est pour un changement de société – au moins à Mpondogoto, son village – que s'investit Renovat Manirakiza. Ce paysan de 52 ans a été nommé par l'Unicef en 1997 agent de santé. Il porte fièrement ce titre. «M'occuper des besoins des autres, c'est ma passion.» Les gens de la colline sont particulièrement pauvres; l'électricité est produite tout au plus par un générateur. Mais il faut de l'essence et celle-ci est peu disponible au Burundi ou hors de prix pour beaucoup de gens. «Les conditions sont dures ici», dit Renovat.

Chaque matin, avant d'aller travailler dans son champ, il reçoit deux ou trois femmes. Ce jour-là, elles sont plus nombreuses. Une petite fille de 18 mois a la diarrhée. Renovat demande à la mère: «T'es-tu lavé les mains avant de faire la cuisine et d'allaiter?» Elle fait un signe



Un père épuisé et un enfant malade: Elias, le fils d'Oscar Ntakirutimana, est atteint de malnutrition et souffre en plus de tuberculose.

«Ma femme est décédée d'une maladie inconnue neuf mois après la naissance de notre fils Elias. C'était en 2017. Aujourd'hui, j'élève seul mes deux enfants et je suis le plus souvent débordé. Ma mère m'aide, c'est vrai, partout où elle peut. Mais c'est moi qui suis responsable de l'entretien de la famille. Comme chauffeur de vélo-taxi, je gagne tout juste cinq francs par mois. Je me demande en permanence comment nous pouvons en sortir avec si peu d'argent.

Comme si cela ne suffisait pas, Elias est devenu, il y a quelques temps, de plus

L'HISTOIRE D'
OSCAR NTAKIRUTIMANA, 30 ANS
Chauffeur de vélo-taxi de Nyouwpuda, Ngozi

en plus faible: il ne bougeait presque plus, il avait du mal à respirer et ses lèvres étaient éclatées. Au centre de santé proche de mon village, Nyouwpuda, le personnel nous a conseillé de conduire Elias à l'hôpital de Ngozi, à deux heures de route. Là-bas, les médecins m'ont dit après divers examens que mon fils de huit ans souffrait de tuberculose et de malnutrition aiguë.

Le diagnostic m'a profondément attris-

té mais ne m'a pas surpris. Car je n'ai pas les moyens de nous permettre des repas convenables. Le matin et à midi,

”
Mon faible revenu suffit juste pour un maigre repas par jour.

les enfants ont le ventre vide. Mon faible revenu suffit tout juste pour un maigre repas le soir composé de haricots, de patates douces et d'un peu de légumes. Je laisse souvent ma part ou ne m'accorde que quelques bouchées afin d'avoir un peu d'énergie le jour suivant pour mon travail pénible. Malgré tout, Elias et sa sœur aînée souffrent de la faim.

J'aimerais tellement que les deux aient une plus belle vie.

Mais pour cela, il faudrait que je trouve un emploi ou que j'aie un meilleur salaire. C'est difficile. Je ne souhaite pas de nouvelle épouse. J'aurais trop peur de la perdre elle aussi. En ce moment, la seule chose qui compte, c'est que mon fils se rétablisse. Il est à l'hôpital depuis un mois et demi. Grâce au soutien d'organisations comme l'Unicef, je ne dois heureusement pas payer son traitement. Avec les médicaments, son état s'est beaucoup amélioré. Je suis confiant et je pense que je pourrai bientôt ramener Elias à la maison. Et après? Je n'en sais rien.»



Valerie Nduwayo et Eric Ntahnokora avec leur fille Ornella Igiraneza. La petite fille en bas âge a pu être sauvée l'an dernier.



affirmatif. Il lui remet des comprimés et des vitamines en poudre. «Sais-tu comment utiliser cela?» Elle fait un signe négatif. Patiemment, il lui montre chaque étape: de l'eau propre dans une cruche, y mélanger la poudre, donner prudemment le breuvage à l'enfant, c'est tout. «Les suivantes, s'il vous plaît!»

Après sa consultation, il pédale vigoureusement sur sa bicyclette. Il va voir le couple Valerie Nduwayo, 33 ans et Eric Ntahnokora, 54 ans qui vit à l'écart derrière la colline avec ses trois filles. L'un des murs de la maison à l'entrée est effondré, à l'intérieur, il fait sombre, malgré la lumière du soleil. Il n'y a qu'une seule fenêtre. «Cette famille manque de tout», explique l'agent de santé. En été 2023, Ornella Igiraneza, la cadette, avait tout juste un an. Ses cheveux avaient une coloration jaunâtre, son corps était tout boursoufflé, elle n'avait pas d'appétit. Maintenant, elle gigote et gazouille toute contente sur les genoux de sa mère. Celle-ci raconte: «Ma fille a failli mourir du paludisme et d'une malnutrition grave. Sans Renovat, elle ne serait plus là.» Il avait envoyé la fillette à l'hôpital de Ngozi où elle a pu se rétablir.

Ne pas perdre espoir

C'est une guérison aussi qu'espère Oscar Ntakirutimana, 30 ans, à Nyouwpuda (Portrait page 14) pour son fils Elias. Ce garçon de huit ans a commencé de vivre dans des conditions difficiles: à l'âge de neuf mois, il a perdu sa mère et il a été pris en charge par des assistantes sociales



Les dons à l'Unicef ont permis d'acheter une installation qui produit de l'oxygène médical. Ceci a déjà sauvé la vie de plus d'un bébé.

«Ma fille a failli mourir du paludisme et de malnutrition grave. Sans aide, elle ne serait plus là.»

Valerie Nduwayo, mère

jusqu'à ce que son père ait pu s'organiser comme parent seul. Bien que toutes les personnes impliquées se soient beaucoup investies pour lui, la perte et la pauvreté ont laissé des traces chez l'enfant. Elias est l'un des enfants qui n'ont pas pu bénéficier, au cours des 1000 premiers jours, des programmes de l'Unicef; c'est un exemple de ce qui aurait pu peut-être être évité. Depuis six semaines, il se trouve dans le service de pédiatrie de l'hôpital de Ngozi: il souffre de malnutrition aiguë et de tuberculose. Il ne bouge pas. Oscar dit: «Je souhaite tellement qu'il puisse être bientôt un petit garçon heureux. Mais les chances sont maigres, malheureusement, en raison de mes revenus trop faibles.»

Dans le bâtiment adjacent, Emmanueline Mukantwari se fait du souci pour l'avenir de son bébé prématuré. Entre-

temps, elle a déménagé dans le service de néonatalogie, dans le local réservé aux femmes qui pourront bientôt sortir. Elle se sent tirillée d'un côté et de l'autre. Depuis un mois et demi, elle n'a plus vu sa famille. «Au village, mes deux aînés et mon mari nous attendent.» Mais aussi beaucoup de soucis. «J'ai besoin de tellement de choses que j'ai ici mais pas chez moi: des vêtements de bébé, de la nourriture ou des couches.» Il y a autre chose encore: le coeur et les poumons de son petit garçon sont trop faibles. Tout à coup, sa respiration est irrégulière. La mère et l'infirmière se précipitent avec l'enfant vers un appareil à oxygène. Après des secondes d'angoisse, il respire. Emmanueline se montre courageuse: «Je ne perds pas confiance.» Mais l'incertitude quant au destin de son fils subsiste. ■



SEMAINES DES ÉTOILES 2024

Satisfait, Ami Prince dort sur le dos de sa mère Divine Niyonzima. Le fait que le bébé se porte bien est grâce au travail de l'UNICEF.




Semaines
des étoiles

unicef 
Schweizer
Familie

Supplément spécial du magazine «Schweizer Familie» et d'Unicef Suisse & Liechtenstein.

Paraît dans l'édition no 41 de «Schweizer Familie» du 10 octobre 2024.

Partenaire
dans le domaine
des médias

SPICK